

Y m'rappelle itou des foins

JEAN-CLAUDE CARDINAUX

Dans notre commune, les fermes avec de l'élevage bovin ou plus encore avec des laitières, sont en voie d'extinction totale. Dans les années cinquante, il n'y avait pas un hameau sans une ou deux fermes avec au moins quelques vaches. Quand nos petits enfants ont l'occasion de voir un agriculteur dans un champ avec une faucheuse oscillante à disques de 3 m de large, fauchant une parcelle à 10 km/heure, comment peuvent-ils imaginer ce qu'était alors le travail des foins ?

Sans remonter au fauchage avec le dail (faux) et même avec une barre de coupe de 1,20 m comme sur les faucheuses hippomobiles d'autrefois, la coupe, le séchage et le stockage du foin n'avait que peu à voir avec les méthodes d'aujourd'hui.



Attelage au travail avec une faucheuse à foin
Mc Cormick Association le trait charentais



Faucheuse avec la barre de coupe en position de route. Wikipédia

Quand la maturité de l'herbe et la météo s'annonçaient favorables, on préparait les outils. Il fallait aiguiser chaque dent de la barre de coupe pour équiper la faucheuse. Je tournais la manivelle de la meule et mon père assurait l'aiguisage. Aiguiser la vingtaine de dents était un travail précis, essentiel et assez long. Tourner la manivelle de la meule était amusant ... au début ! Peu à peu, la fatigue rendait l'exercice moins drôle, et pourtant il fallait assurer la cadence et la régularité.

La scie mise en place, on vérifiait le bois de bielle et on graissait les pignons et les rouages. Tout était prêt pour une nouvelle campagne de fauche.

Une fois les deux chevaux attelés, on allait, au rythme de leur pas, rejoindre la parcelle à faucher et mettre à bas l'herbe convoitée. Le soleil poursuivait le travail.

Quand il n'y avait pas trop d'herbe, on passait à la fourche pour écarter les tas qui auraient eu de la peine à sécher. Sinon on utilisait un outil dont j'étais fan : la faneuse à fourches. C'était



La faneuse à fourches au travail. Fenaïson à l'ancienne Le Républicain du Lot

un engin pas très haut sur roues et muni de 6 fourches mécaniques qui, en alternance, prenaient le foin et le jetait en l'air. Une fois brassée, l'herbe allait sécher rapidement. J'adorais passer la faneuse avec « Gamin », un cheval aussi courageux et vigoureux que doux. Au milieu du bruit de tous les rouages, le siège juste à hauteur du cheval, la vitesse, d'ailleurs toute

relative, devenait, pour moi, grisante. Il y avait du char romain et des courses de bolides. C'était Ben Hur avant l'heure.

Le foin sec, il fallait le mettre en tas : en « vailloches ». Ces petits tas avaient deux objectifs : mettre le plus possible le foin à l'abri d'une éventuelle pluie en augmentant l'épaisseur mais aussi le regrouper pour faciliter le chargement des charrettes.



Pour faciliter ce travail, on passait un immense râteau tiré par un cheval : la râteleuse à foin. Monté sur de grandes roues, un large râteau rassemblait l'herbe. Régulièrement, un simple coup de pied sur une pédale disposée devant le siège enclenchait un mécanisme levant le râteau et libérant le foin. Se constituait ainsi un andin qui, repris à la fourche, permettait de construire plus facilement les fameuses « vailloches ». J'ai encore en tête le sentiment de puissance que j'éprouvais alors, du haut de mes dix ans, en conduisant cet outil : c'était moi qui râtelais tout le foin !



Ce foin en vrac était alors chargé sur une charrette équipée de ranches, de ridelles et de fourragères, ces structures de bois qui permettaient, devant et sur les côtés de la charrette, d'entasser le foin très haut au-dessus des roues.

Tout l'art consistait à réaliser un chargement maximum, équilibré, et qui une fois lié avec une corde - la lie - ferait sans soucis le trajet vers la ferme. La charrette qui « chie » était, il faut le dire, un déshonneur agrémenté de la nécessité de recharger.



On déchargeait le foin, fourchée par fourchée dans la grange. Le tas devait monter jusqu'à la toiture et même en passant par-dessus les poutres maitresses. Là, à plus de 4 m de hauteur, au ras des tuiles chauffées par le soleil, il fallait attraper le foin jeté et le pousser au plus loin sous la toiture. On en

stockait aussi dans les fenils, c'est-à-dire dans les greniers au-dessus des étables. De la charrette, le foin était jeté dans la porte du fenil puis repris et porté sur toute la surface du grenier, là encore jusqu'à toucher la toiture.

Une fois tout le foin rentré, on pouvait défier les nuages et enfin souffler en attendant les « secondes coupes ».